NOTE AUX ORGANISATIONS

la cgt

Montreuil, le 09/05/2025

Commémoration des 80 ans de la chute du Nazisme
8 mai 2025 – Camp de Natzweiler - Struthof
Intervention de Sophie BINET, Secrétaire générale de la CGT

Cher.e.s camarades,

Je tiens d'abord à remercier le comite régional Grand Est et Denis Schnabel pour cette initiative d'importance, et à saluer la présence de nos amis et camarades allemands, italiens et espagnols, avec des délégations emmenées par Jeus Liedtke pour le DGB Sudhessen, Enzo Merlini pour le Csdl San Marino, Francesca Lila Parco pour la CGIL Rimini et José Manuel pour les CCOO Asturies.

Nous sommes rassemblés aujourd'hui au camp du Natzweiler - Struthof pour, tout à la fois, rendre hommage aux morts et agir pour les vivants, pour parler de l'avenir à la lumière des leçons du passé, leçons dont la cruauté ne suffit pas à elle seule à se prémunir d'un quelconque retour.

L'histoire de ce camp est un raccourci saisissant de que fut l'horreur du nazisme, marquée par le culte du pouvoir, la xénophobie, l'antisémitisme et l'exaltation de la mort, et de son échec face aux lueurs tremblantes de la solidarité et de l'espoir. En 1942, trois cents détenus du camp de concentration de Sachsenhausen arrivent ici même, où il n'y a rien qu'un village et une carrière de marbre rose, matériau précieux destiné à alimenter les projets architecturaux monumentaux du IIIe Reich. Ces trois cents hommes, trois cents esclaves, vont construire la route, le camp, commencer l'extraction et mourir.

Au fil des ans, ils seront remplacés par 50 000 hommes, de toutes nationalités, pour la plupart des détenus Nacht und Nebel promis à la mort et à l'oubli. Ici, l'avidité, la soif de grandeur et la cruauté se combinent au diapason de l'économie de guerre et de ses projets d'extermination raciste, dans toutes leurs dimensions, jusqu'au plus abominable. Au Struthof, on travaillera sur des moteurs d'avion de guerre, on gazera 86 Juifs dans le seul but

d'alimenter la collection de squelettes juifs d'un scientifique nazi et, un an après l'ouverture du camp, on installera un four crématoire, pourvoyeur de Nuit et de Brouillard…

C'est ici également qu'on exécutera aussi bien treize jeunes de Ballersdorf, réfractaires à l'incorporation dans la Wehrmacht que 106 résistants du réseau « Alliance », que les 35 maquisards du Groupe Mobile d'Alsace-Vosges, que des juifs, des homosexuels, des tziganes, tous coupables d'être nés au monde, tous suspects de vouloir un monde libre pour toutes et tous.

Beaucoup d'entre eux ont disparu sans laisser de traces, emportés par ce qu'étaient les conditions effroyables de détention dans cette antichambre de la mort. On sait que les brimades, les coups, les morsures des chiens rythmaient des journées sans fin de travail forcé pour le plus grand profit des industriels allemands, de l'appareil de guerre nazi et de ses nombreux collaborateurs.

Ce qu'on dit peu – en tout cas, pas assez – c'est qu'au cœur de cet enfer concentrationnaire, la solidarité entre déportés, l'organisation clandestine de réseaux de résistance, parviennent à maintenir, envers et contre tout, les braises de l'espoir, cette dignité fragile mais tenace que les nazis avaient en horreur tant elle porte avec elle les valeurs d'égalité et de fraternité. Cette résistance-là aura le fin mot de l'histoire, mais à quel prix ! Dans les moments de doutes et de fatigue – car il y en a toujours dans la vie des militants et militantes -, c'est le souvenir de ces résistants et résistantes qui nous donne la force de lutter. De Martha Desrumaux, Marie Claude Vaillant Couturier et Geneviève De Gaulle Antonioz qui, au camp de Ravensbruck s'appliquent à casser des aiguilles dans les uniformes des officiers nazis qu'elles ont contraintes de réparer. De Willy Benke syndicaliste allemand, qui, à l'image du rôle qu'occupa Marcel Paul à Buchenwald, organisa l'action clandestine ici, au camp de Natzweiler et sauva des dizaines de vies alors qu'il était lui-même déporté. De ces tous petits gestes et de cet immense courage qui, au cœur de l'univers concentrationnaire, permettent de maintenir une fragile lueur d'humanité, de sauvegarder l'essentiel, la dignité et la solidarité. Face au nazisme, le mouvement syndical a payé un lourd tribut, d'un bout à l'autre de l'Europe et dans toutes ses familles, toutes ses composantes et singulièrement les « étrangers ».

Ce 8 mai, nous ne fêtons pas seulement la victoire contre le nazisme mais aussi la construction d'un monde nouveau, fondé, grâce à la Résistance sur des acquis démocratiques et de justice sociale. Rappelons-le : le programme visionnaire du Conseil National de la Résistance a été rédigé dans la clandestinité, aux heures les plus sombres de l'histoire grâce à l'apport déterminant du syndicalisme et de la CGT. La sécurité sociale en France, la déclaration de Philadelphie dans le monde qui proclame que « le travail n'est pas une marchandise » en sont les fruits. Ceci nous enseigne que pour être féconde la Résistance a toujours deux volets : la lutte contre la haine et la régression sociale mais aussi la construction d'alternatives de progrès.

C'est pour rendre aux victimes et aux combattants l'hommage qui leur est dû que nous nous retrouvons ici, allemands, italiens, espagnols, français, épris de fraternité, femmes et hommes militants de l'égalité, syndicalistes engagés pour la liberté et le bien-être social. Au cœur de notre engagement syndical : l'internationalisme. Cet internationalisme qui nous permet de déjouer les logiques bellicistes et impérialistes. Cet internationalisme

magnifiquement résumé par notre camarade Missak Manouchian qui écrit la veille de son exécution « je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand ».

C'est dire que notre rencontre n'est pas que commémorative. Ensemble, nous entendons cultiver la mémoire pour éclairer l'histoire et mieux affronter les inquiétants défis que nous lance le présent.

Car ni la soif de richesses et de domination, ni la pulsion de haine et de mort n'ont disparu de notre monde ou renoncé à le diriger, tout au contraire : empruntant des visages nouveaux, elles ont renouvelé leur vocabulaire et leurs méthodes, se parent de modernité et jettent un voile sur leur passé. Mais elles ne le renient jamais. Elles tordent le sens des mots mais gardent les mêmes cibles ; elles se réclament du peuple mais se mettent au service de quelques milliardaires, nostalgiques d'un passé révolu ou militants de l'avènement d'une société d'élite, peu importe. Pour elles, l'essentiel est de revenir au centre de la vie politique de nos deux pays, en Europe et dans le monde. Elles y travaillent de mille et une façons, attaquant l'idéal démocratique et avec lui, les droits et les valeurs qu'il porte.

Leurs programmes ont des airs de déjà vu : légitimation de la race, du droit du sang, d'une pseudo autodéfense culturelle face à la submersion de « barbares » et le déclin de nos sociétés, victime de la dépravation des mœurs… On dit à juste titre que comparaison n'est pas raison. Il faudrait pourtant être aveugle et sourd pour ne pas voir et entendre ce qui, dans ce que proposent les forces de l'extrême droite et de la droite extrême, fait écho aux thématiques qui ont provoqué les horreurs passées.

En France comme en Allemagne, ces entrepreneurs en haine sociale ont choisi de faire de l'étranger l'Alpha et l'Oméga de tous les problèmes. L'emploi, l'insécurité, la protection sociale, l'éducation et le logement, tout cela ne souffrirait que de la présence d'« étrangers» réels ou supposés. En Allemagne comme en France, ils défendent une vision de la sexualité et des droits reproductifs marquées par un traditionalisme qui, au fond, nie l'égalité entre les sexes, assigne les femmes aux tâches domestiques, ne reconnait qu'une seule sorte de famille. En France comme en Allemagne ils tentent d'installer un monde de post vérité, de réécrire l'histoire et de prétendre que l'on pourrait lutter contre l'antisémitisme par un autre racisme. Ici sous couvert de « préférence nationale », là en prônant ouvertement la « remigration », c'est bien la même haine de l'étranger qui fait programme, la même panique qu'on provoque, la même dynamique d'élimination qu'on déchaine. Sous couvert de défense d'une civilisation largement fantasmée l'objectif est bien l'éternel refus de la différence, des différences et de l'analyse critique des ordres établis.

Pour parvenir à leurs fins, ces partis, ces médias, avivent tous les ressentiments, soufflent sur toutes les colères, flattent toutes les frustrations. Ils portent et légitiment la domination des plus forts, un monde où la brutalité ferait loi, primerait sur le droit international, arbitrerait les rapports entre États, légitimerait les fantasmes virilistes. Inutile de préciser qu'ils entendent bien au plan social, mettre au pas un mouvement syndical coupable de défendre bec et ongles ses idéaux de justice et d'égalité.

Cette résonnance du présent avec le passé ne répond pas de l'avenir. Rien n'est fatal à cet égard et il n'est jamais trop tard pour lever haut les drapeaux de la résistance et du rassemblement. Mais le temps presse, tant sont grands les périls. Notre continent renoue,

hélas, avec des conflits militaires de grande ampleur, dans un contexte international marqué par un retour spectaculaire à des politiques d'arrogance, de domination et de massacres, d'Odessa à Gaza où un autre Génocide est en cours. Un peu partout en Europe et dans le monde, la démocratie est de plus en plus contrainte de céder le pas à des logiques qui visent à légitimer des inégalités d'une ampleur sans précédent.

Dans ce contexte, les questions majeures de la lutte contre le réchauffement climatique, de l'égalité entre les femmes et les hommes, du bien-être social sont en grand périls alors même qu'ils conditionnent notre avenir. Face à ces enjeux, le mouvement syndical ne peut sans doute pas tout faire, mais il peut beaucoup et il fait beaucoup. D'abord en favorisant le rassemblement de toutes les forces qui, au sein de la société civile, défendent les droits, qu'il s'agisse de lutter contre le réchauffement climatique, de valoriser les acquis de la pensée scientifique, de préserver enfin ces libertés sans lesquelles l'oppression des plus puissants sur les plus faibles ne connaitrait aucune limite...En martellant ensuite que pour lutter contre l'extrême droite il faut s'attaquer à son moteur, le déclassement, et ouvrir des perspectives sociales permettant de déjouer les divisions identitaires et de rassembler les travailleurs et les travailleuses quel que soit leur nationalité, leur religion ou leur couleur de peau.

Notre présence, en cette journée du souvenir et de la solidarité s'inscrit naturellement dans le cadre de ces efforts.

C'est avec beaucoup de gravité que nous mesurons le moment de basculement dans lequel nous sommes où une internationale d'extrême droite, soutenue par le capital, s'attaque méthodiquement à tous les conquis de 1945, à toutes les digues construites contre le retour de la guerre et du fascisme.

C'est avec beaucoup de gravité que nous mesurons le rôle et les responsabilités du mouvement syndical, de notre internationale ouvrière, notre internationale anti-fasciste réunie aujourd'hui pour empêcher que l'histoire ne bégaye. Hier comme aujourd'hui, y compris quand le nazisme était au sommet de sa puissance, rien n'est jamais écrit d'avance. Les forces qui veulent redonner vie à la « bête immonde » du fascisme peuvent être et seront mises en échec. Il nous revient notamment de lutter pour que nos deux gouvernements, ainsi que l'Union européenne, pèsent de tout leur poids pour faire prévaloir un ordre international construit sur la justice et le droit, pour répondre aux aspirations des travailleuses et des travailleurs à être les architectes d'un avenir où les priorités sociales, écologiques et culturelles soient au fondement de ce que l'on désigne du très beau mot d'humanité.